

UNE SOIRÉE AUX COUDREAUX en 1806

AVEC LE MARECHEL NEY surnommé le « Brave des braves » (1769 – 1815)

Vers cette époque, le château des Coudreaux était la résidence du maréchal Ney.

Le vaillant guerrier, que l'on a surnommé à juste titre « le Brave des Braves », était heureux de venir s'y délasser des fatigues de ses campagnes, et chacun de ses retours, avec de nombreux lauriers, était une fête aux Coudreaux.

C'est à propos de l'un de ces retours que s'est produit un curieux incident que nous trouvons dans les mémoires de l'époque.

C'était au commencement de septembre 1806.

Marsollier, auteur dramatique réputé, à qui l'on doit de nombreux opéras-comiques parmi lesquels : *Nina ou la folle par amour*, et *Les deux petits Savoyards* (musique de Dalayrac), voulant visiter la Touraine, le Poitou, puis les pays du midi, était parti de Paris avec sa voiture et ses chevaux. Après être passé par Rambouillet et Chartres, il se dirigeait vers Châteaudun. C'était dans l'après-midi, la chaleur était accablante, et Marsollier fut surpris par un orage épouvantable, qui le força à demander l'hospitalité, pour quelques heures, au concierge des Coudreaux.

Le concierge, ancien militaire blessé, l'accueille avec affabilité. Il apprend au voyageur qu'il est chez Mme le maréchale Ney, aussi connue par la bonté de son cœur que par le charme de son esprit. Ce brave homme ajoute qu'on se disposait à répéter, dans l'une des salles du château convertie en salle de spectacle, deux pièces, dont la représentation devait avoir lieu le lendemain pour célébrer le retour du brave maréchal qui, disait le vieux concierge, venait de battre les Prussiens pour la troisième fois.

« Ah...mille bombes..., s'écria l'ancien soldat, comme je m'en serais donné, si je n'avais pas perdu le bras à la dernière campagne ».

La maréchale avait vu, par l'une des croisées du salon, un étranger descendre de voiture et se réfugier sous les remises : elle envoya son valet de chambre l'inviter à se présenter chez elle et à y rester jusqu'à ce que l'orage lui permit de se remettre en route.

Marsollier, d'une nature timide, et n'ayant qu'une toilette de voyage, fit offrir des respectueux remerciements, et demanda seulement la permission de faire raccommoquer les traits que ses chevaux avaient brisés.

Cette permission fut aimablement accordée, mais le valet de chambre revint inviter Marsollier, pour la seconde fois, à procurer à Mme la maréchale le plaisir de le recevoir.

Marsollier suit le valet de chambre et, en passant devant les remises où son domestique était en train de réparer les traits, il lui donne tout bas l'ordre de ne point le nommer, quelques questions que l'on puisse lui faire.

Introduit dans le salon, il aperçoit plusieurs dames auprès desquelles étaient cinq ou six cavaliers qui, chacun une brochure à la main, leur faisaient répéter les rôles dont elles étaient chargées pour la fête annoncée. Dans une autre partie du salon, se trouvaient plusieurs amateurs qui exécutaient un morceau d'ensemble des *Deux petits Savoyards*.

Marsollier fut accueilli avec une grande amabilité par la maréchale :

- Je prouve à Mme la maréchale, dit-il en l'abordant, que je ne sais point résister aux ordres des dames.
- Je m'aperçois, lui répond-elle en l'observant, que nous gagnons trop, monsieur, à ce qu'on daigne nous obéir pour ne pas tenir à cette heureuse prérogative.

Marsollier répond par un nouveau compliment et prie la maréchale de ne pas suspendre pour lui les occupations artistiques qu'il vient troubler.

- Nous nous occupions, en effet, reprend la maréchale, à préparer une petite fête pour le retour du maréchal, qui arrive demain de l'armée.

Une jeune dame ajoute :

- Nous voulons exprimer au maréchal notre amour et pour cela nous vous disposons à jouer en sa présence deux ouvrages qu'il aime beaucoup, et dont l'un peut offrir aux habitants de ces cantons, qui le chérissent, l'occasion de lui présenter leurs hommages.
- Oui, reprend la maréchale : mes deux nièces qui s'amuse depuis quelques temps à jouer la comédie, veulent causer à leur oncle une agréable surprise, en lui faisant entendre ceux des ouvrages de Dalayrac dont la musique est la plus expressive ; elles joueront demain : *Nina et les Deux petits Savoyards*.
- C'est annoncer, répond l'auteur, cachant avec soin tout le plaisir qu'il éprouve, que ces dames sont musiciennes.
- Oh... ce n'est pas la musique qui nous occupe le plus, lui réplique celle qui doit remplir le rôle de Nina : ce sont les paroles, dont l'expression est si difficile à rendre.
- Ce personnage de Nina, dit à son tour l'autre nièce, est, selon moi, le chef-d'œuvre de l'art. Il faut que Marsollier ait bien connu le cœur des femmes, pour peindre à ce point tous ces tourments secrets, ce désespoir et ce touchant délire d'une jeune fille séparée de l'objet de son amour.
- Ce que savait si bien exprimer la célèbre Mme Dugazon, répond Marsollier, se sentant rougir malgré lui et craignant déjà que l'émotion qu'il éprouve ne le trahisse. Elle a laissé dans ce rôle un souvenir impérissable : elle est encore présente à ma pensée ; je crois la voir et l'entendre.
- Eh bien, dit la maréchale, il faut que monsieur nous fasse l'honneur de passer la soirée avec nous et d'assister à la répétition que nous allons faire, aussitôt que l'un des acteurs qui habite les environs sera venu.

Marsollier refuse d'abord, sous prétexte qu'il ne pourrait se rendre à Châteaudun, dont il est encore à quelques lieues.

- Mais il est bien entendu, reprend la maréchale, que monsieur reste coucher au château, et si notre fête de demain peut lui plaire, si l'arrivée d'un guerrier au sein de sa famille peut l'intéresser, nous serions charmés de le voir participer à nos plaisirs.

On attendait toujours l'acteur en retard. Tout à coup, un domestique apporte une lettre à la maréchale ; elle l'a à peine lue qu'une vive altération se fait remarquer sur ses traits. On l'interroge et elle annonce avec désespoir que l'ami qu'ils attendaient et qui devait jouer le père dans *Nina* et le seigneur dans *Les petits Savoyards*, se trouvait dans l'impossibilité de paraître à la fête, venant de perdre subitement un de ses plus proches parents.

Tout le monde se désole. La partie était manquée car l'on se voyait dans l'impossibilité de jouer les deux pièces le lendemain devant le maréchal.

- Que faire ? Quel parti prendre ? se demandaient la maréchale et ses nièces.
- Si j'osais, hasarde Marsollier, je proposerais à ces dames de jouer moi-même ces deux rôles qui furent longtemps gravés dans ma mémoire.

On se mit donc à répéter, séance tenante, les deux charmants ouvrages dont personne ne pouvait s'imaginer que l'on possédait l'auteur.

La répétition marchait à souhait ; non seulement l'inconnu joua à merveille son double rôle, mais il sut donner aux autres acteurs et actrices des avis si judicieux qu'on le prit pour un directeur de troupe départementale et il sentit bientôt qu'on le traitait plus comme un homme du monde, revirement qui l'amusa énormément.

Le lendemain, nouvelle et dernière répétition.

Le maréchal Ney allait arriver.

Il est enfin signalé : chacun s'empresse et se prépare à la fêter : les habitants du village sont sous les armes ; le maire a préparé sa harangue et un grand nombre de personnes des environs s'avancent, portant des fleurs et des couronnes de lauriers.

Une décharge d'armes à feu et des cris de joie nombreux et prolongés annoncent, à cent pas de la grille, l'arrivée du maréchal, qu'entourent déjà tous les villageois qui le chérissent comme un père. Sa femme et sa nombreuse famille le pressent dans leurs bras.

On invite le maréchal à se rendre dans l'orangerie qui n'était qu'un berceau de fleurs et de feuillage. Un orchestre nombreux de musiciens de Chartres et de Châteaudun exécute le beau *Chant du retour* de Méhul. Un théâtre est élevé ; le maréchal se met à la place qui lui est destinée, au milieu de ses amis, de ses frères d'armes.

La toile se lève, la pièce de *Nina* commence.

Tous les acteurs, à commencer par la maréchale et ses nièces, s'y surpassent, mais Marsollier met une telle expression dans son rôle qu'il excite une admiration générale. Le maréchal ne peut revenir de son ravissement et s'informe du nom du monsieur qui a donné si admirablement la réplique à sa femme et à ses nièces. On lui répond que c'est un acteur de Lyon qu'un heureux hasard a conduit aux Coudreaux pendant l'orage.

Mais la seconde pièce : *Les petits Savoyards* est annoncée. Elle fournit aux nièces du maréchal et surtout à l'étranger l'occasion d'un nouveau triomphe.

A la dernière scène, on voit apparaître les habitants du village : ils viennent offrir au maréchal des lauriers et des fleurs et répéter le refrain de plusieurs couplets que chante un des aides de camp et qui retracent tout ce qu'il a fait pour la gloire du pays.

Marsollier chante avec tout le monde et se croit plus que jamais confondu dans la foule. Mais quel est son étonnement lorsque la jeune dame qui s'avance pour chanter le dernier couplet du vaudeville le parodie de cette manière :

L'auteur des deux charmants ouvrages
Que nous venons de vous offrir,
D'un voile épais veut se couvrir
Et se soustraire à nos hommages.
Un nuage ainsi dans les cieux
Cache un instant le dieu de la lumière ;
Mais tout à coup reparaît à nos yeux
L'astre brillant qui nous éclaire.

En achevant ces mots, elle dépose une couronne de fleurs sur la tête de Marsollier, qu'elle nomme à tous les spectateurs.

Marsollier n'en peut croire ses oreilles. Il est l'objet de la chaleureuse ovation. La maréchale vient embrasser « le cher directeur » et le maréchal montre à l'auteur tous les égards dus à un homme de lettres d'un tel talent.

Au grand souper qui suivit, Marsollier ne fut plus traité comme au dîner précédent, en simple directeur de troupe en tournée, mais comme un auteur dramatique comptant parmi les célébrités littéraires de l'époque, et il fut placé à la droite de la maréchale qui, ainsi que ses nièces, le combla de prévenances et d'égards.

Mais, ce qui l'intriguait, c'était comment, au cours de cette soirée, on avait pu le reconnaître. Il ne tarda pas à être fixé. C'était un proche parent de son fidèle collaborateur, de son cher Dalayrac, qui se trouvait dans la société et qui l'avait reconnu, et c'est lui-même qui avait fait la parodie du dernier couplet du vaudeville. Tout s'expliquait et Marsollier pardonna sans peine à l'auteur de l'indiscrétion.

Cette soirée aux Coudreaux resta, pour l'auteur de *Nina* et des *Petits Savoyards* l'un des moments les plus agréables de sa vie.

(D'après l'almanach du « Patriote de Châteaudun », 1900.)